

Au fil de la nuit,
une pensée sauvage...

Jean-François Joubert

**Au fil de la nuit,
une pensée sauvage...**

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2023
ISBN : 978-2-312-13731-5

Si j'avais un enfant...

Fils du vent et du lièvre, tu es l'enfance et masques ta souffrance à coup de danse dans la savane bretonne, ce qui étonne les chiens-loups...

Il pourrait bien neiger !

Gueule d'ange, tu respirez le sans sens de l'esprit de ce siècle, où tout est vitesse du ski, à Dakar, oubliés les drakkars. Une vague de misère s'installe sur la table de nos nausées...

Rions, chantons, et pas de mauvaise case pour damer le pion. La vie n'est pas une source d'eau vive, la vie c'est de l'envie, des rêves et des cauchemars...

Un canular dans la mare aux canards, ceux qui t'abreuvent de nouvelles, de croissance, de prix fort, ceux qui prient pour ton avenir pensent à eux et, aux leurres, ils perdent foi en leur propre enfance tant le chemin qui chemine vers le monde dit : « Adulte » est une route sinueuse, un arbre Hêtre sans véritable racine, sans savoir d'où provient le nombre d'or !

Dors, et rêve. Fais-nous entrer dans ton monde, toi qui l'arpenes du haut de tes six ans, fais-nous croire en nos paroles, fais-nous vibrer en regardant un malabar, fais-nous danser en écoutant un juron. Fais-nous oublier que le monde est un jupon. Fais-nous rire, tant ta cervelle est d'illusion, ne nous fais pas mentir, car je ne pourrais que vomir. Fais-nous gémir de plaisir en étant juste toi, avec ou sans toit d'étoile, au matelas épais ou sans un fil. Défie le ciel, et sa toile rose. Deviens une aurore boréale, une sculpture d'ange, un tableau de Miro, un dessein, et un essaim d'abeille, si nécessaire à la tomme de Savoie, à l'atome de nos voix. Voyage

dans ta conscience, enfant des sept lunes, dis-nous tout, et nous serons capables d'être quoi : d'être heureux !

Je t'observe et tu regardes une fleur, un camélia orange sanguine, une fourmi et trois musaraignes, reines de ta gourmandise. Tu aimes voir, ton réveil est sourire. Une balade, la main de ta mère l'enserme, elle te traîne, te porte, et tu avances vers une musique, une ballade de baladin, un va nu pied t'invite à digresser vers une dune au terrain vague, et des murs voguent vers un futur, où se lève le phaéton à l'Ouest, le grand, et se couche au bord d'un précipice. Comme moi, tu penses que les gens de Chine ont des ancres pour tenir debout. Comme moi, tu découvres l'amer des confitures des grandes personnes et dis beurk !

Chaque enfant sur une planète est deux, une planète en soi, en soie, si fragile, un cocon qui concocte du baryton, et du bar en papillote, petites grèves de la fin, de la faim et une colombe avide de liberté que l'on arrête par la voix. Voyage petit sur le murmure de ton imagination, sois un serin, pas une meringue, un mur dingue. Sois fou, mais doux comme un coquillage mauve guimauve, et phosphore. Ne sois pas fort, ne sois pas faible, ne laisse pas la mode l'envahir. Regarde, un nid, une cabane, une indienne zone et arme son arc-en-ciel, jaune, bleu, vert, les couleurs complémentaires en sus.

Sois daltonien, et n'aie pas peur de tes pleurs, pauvre petit sans l'abri du sein, tu es perdu, alors tes yeux s'ouvrent, ton regard Perle Agathe ou Rubis. La mer est grise, souvent incomprise, calme miroir narcissé en flamme. Elle ressent de la douleur, que le sable ne s'émeuve pas devant sa couleur vache de lait, noire et blanche et va *piano piano* muette. Elle gronde quand le roi se lève. Toi l'enfant, fils du vent et du lièvre qui parle océan, laisse-nous reprendre le sens du courant, oublions l'alternatif, mais soyons droits, écoutons le bruit de ce petit, sa logorrhée en rythme, petit homme parle-nous, nous sommes tout ouïes !

Lui, lève les bras ! Attrape une pomme, et lance de larges sourires et parle du chat, de ses nuits blanches, et des mystères de la naissance de la Terre, son voile se lève sur des yeux embués. Il

voudrait que le mot égalité soit marqué sur sa peau. Il voudrait que le mot liberté soit noté sur ses mains. Il voudrait que la couleur du rouge fraternité ne soit pas une chanson, et puis sa voix dérive vers des cocotiers rigolos, aux noix de casse-patte, feuille ouverte au vent, celui tendresse qui caresse sans cesse, le bon comme le mauvais, sans distinction de son. L'enfant devient grand quand il s'exprime sur la nature, nébuleuse empreinte du silence. Il devient indien animiste, et pense que les Stratus, Cyrus, et les cirques, les criques, le bois, il devient vert et brûle de désir de s'emplir de couleurs complémentaires, bleu, orange.

Toi, tu masques tes maux, et sous un sourire de flemme, ils pensent et parlent en ton nom, de leurs émotions. Tu es élu, ou député, tu gouvernes ton monde soit-disant comme un bateau sans voile, au nom de la non-charia, de l'injustice sociale car tu penses à ta panse, à ta famille et jamais aux êtres comme moi sans enfant, mais une rivière, un Aber sur mon dos, aussi doux souvenir que le plaisir d'un être cupide face à un diamant, ou un dollar. Il a le dos large, l'art, alors prends nous en route dans ton monde et explore notre veine d'être né un jour sous la pluie, la bruine, où un large soleil Bleu.

Je suis né bête, simple, et content, alors enfant de l'univers parle au nom du cosmos. Parle de tes désirs de vie. Parle de ton plaisir de sourire. Parle de toi, tu es le bienvenu sur cette plage de temps, une note d'immortalité, un piano accordé sur la touche majeure, celle de la planète découverte. Enfant du XXI^e siècle, tu es assis sur la mappemonde, invite-nous dans tes pensées, au citron, mandarine de corse, et fraise des bois sans soif !

Construis un monde idéal, un dédale, labyrinthe et fruit des quatre saisons. Fils, fais de moi, de ton papa, une toile abstraite. Je voudrais tant être ta chair, fils du vent et du lièvre, fais de la pile ton action-dicton, sois du lierre et que d'hier à nos jours, nous aimions le toit de l'univers. Non, ne verse pas de larmes... pardon fils d'être loin de toi, pardon d'oublier que tu as une mère, la mienne se couvre de bleus dans ses années grises, j'ai peur de ne pas te revoir, laisse-toi aller, et parle, ne sois pas un mulet. Fils du vent, ta tête ébouriffée

sous les risées de ton père, voyage dans le couloir de mon monde imaginaire. Tu es toi, miroir de roi, au royaume gracieux d'une Terre sans misère. Tu es essence sans gaz, tu es sang, celui de ta maman, tu es une couronne d'aubépine, un rêve que je combine pour nous sauver du dégât des eaux, que les os des ours polaires soient des bijoux que l'on protège, tel le miroir de notre conscience, si nous en avons une. Parle, fils, donne de la voix, je t'écoute, moi, toi et ta mère sommes sur le même navire, ne reste pas muet, dessine si tu ne sais pas parler, est-ce un dessert ? Une algue framboise ?

Le sein de ta mère, elle part toujours la mer quand la lune, le soleil et la belle boule Klein s'aligne, que voudrais-tu changer dans ce monde imparfait ? Quoi le subjonctif ? Mais tu es fou mon fils, les règles du jeu, mais nous ne sommes pas des oies, juste des ouailles selon notre condition. Regarde-moi, la glace me tasse, et je peine à traverser le couloir de la vie, pourquoi ? Car ta main et celle de ta maman est absente, elle arpente cette main droite un autre couloir de temps, j'ai pas pris le bon train, la vague étrange de son absence dans ce silence, alors comme toi je lance des défis aux filles. Aimer cela ôte le vice, les délits de l'absence ont mis le vrac dans ma tête. Aimer donne le délice des violons et des cornemuses. Musique et coquelicot, table basse et guitare, entrons en transition et allons vers l'optimisme. Panse nos plaies, petit homme. Fais-nous sourire quand, haut comme trois pommes, tu regardes une girafe en transe dans la savane d'Afrique, savonne le fric, que ce ne soit pas un moteur de ta croissance mais une chance d'être un oiseau libre. Vent ascendant ou descendant plane sur nos idées reçues et avance vers une colonne de rivière au vert sans sève. Avance vers le Vietnam, ce diamant de verdure, avance vers ton destin et sois toi, avec ou sans moi, mais pas sans ailes, sans l'ange que représente ta maman, cet aimant de mes nuits de songe, entre en scène, galope, sois une lumière ultraviolette, un couloir de narcisse pour leur tendre beauté, pas pour les lacs qui se mirent... Si beau, tentaculaire mystère de ce mot.

Lunatique

La lune possède ses étoiles, des satellites sautillent autour de sa robe climatique et éclairent son ciel noir mystère. J'aimerais y jouer au golf, en ta compagnie, sauter de dune en dune sous la lumière bleue de la Terre. Ta robe serait un miroir, les lacs seraient de l'acide, nous y installerons des serviettes pour nous baigner au champagne. Les pierres volcaniques seraient la métaphore de notre extase lunatique et les bulles voleraient de verre en verre, sans se casser. Notre couple serait si fort que la mort aurait peur de lever son voile sur notre Histoire, et nos enfants se baigneraient nus, sous des averses de météores.

Deux, le chiffre magique qui écarte la solitude en apportant un nombre infini de sourires. Accepte ce voyage, hors du temps !

Le monde n'est ni d'or, ni d'argent. Il est de sable, de granit, de roches qui masquent nos effusions de ses regards troublants, ses fantômes du quotidien. L'atome est une cellule que je garde précieusement, j'aimerais être ce galet que tu caresses de tes yeux doux, mais pour l'instant tu caches tes sentiments, tu navigues sous des tempêtes solaires pendant que je coule comme une pierre. Message, d'une mésange au charme discret qui compte le temps de ton absence et me montre ses ailes aux couleurs de la mer, sans transparence. Ses plumes sont aussi douces que mes souvenirs. J'aimerais t'offrir une planète, un monde sans guerre, ni violence... juste à peine quelques turbulences, pour naviguer, et tout le reste serait à construire selon le fruit de nos imaginations.

Croire en l'amour, celui unipersonnel et ne pas oublier les autres contemporains de Votre Histoire, car chaque personne est un livre ouvert !

Ma vie, et ses envies, ses souvenirs, ma folie... croire en la paix universelle...

Tiens, ici le ciel pleure, curieux, une averse se déverse sur ma tête d'huître...

Le soleil joue à cache-cache ce 3 mars 2017

Trente ans auparavant, un souvenir plus fort qu'avant-hier !

Sous camisole chimique, devenu poisson-clown, ma vie est sombre entre deux coups de tonnerre de Brest, je ne calcule rien, *Carpe Diem !* On me dit poète, je réfute messieurs, dames, à la barre franche, je reste un marin à quai, sans mémoire. Sauf ceci... J'avais dix-sept ans.

Des cailloux dans le ciel qui scintillent, un feu de bois, du granit, des camarades draguent, boivent, fument, parlent, moi profitant de la mousse, de la texture de cette herbe de dune dont je ne connais pas le nom, je pense magie, la nuit le ciel s'éclaire, une lumière naît, des roches qui volent, et le plus incroyable, je vais dire un gros mot, la naissance d'une langue sans fin. Les mathématiques livrent un lot de poésie au ciel, les constellations. Des noms qui me laissent pan-tois, rêveur, trois heures vingt-trois minutes, la Girafe, le Serpent, Céphée, Cassiopée, une liste non exhaustive me fait rêver !

La carte parle d'elle-même, ce poids que le Titan Atlas porte sur ses épaules, je le sais. Sans être écolier, autodidacte, j'utilise le « Je » car à l'abandon chez les miens. Causes diverses et variées qui ne regardent que la serrure de ma pupille, phare éteint, je tairai ce phénomène, qui peut vous faire croire que je suis autocintré, un peu lourd, certes, mais j'assume cette différence, comme la France, mon pays, assume le fromage corse...

Vous êtes perdu, où en étais-je ? Ah oui ; l'insouciance de mon enfance, et l'apprentissage, le tissage lent par mon mode d'expression favori, le noir et le blanc de ce clavier. L'écrit, tout un univers, comme cette carte, pas de tarot divinatoire cette fois-ci, mais celle du ciel en mode divers. j'ai soif, pas d'apprendre, je transfère, je transforme la réalité en une suite de mots, de phrases, de questions qui m'interpellent, comme la chanson de John Lennon, « *Imagine* » bien que *british*, son message est universel, son utopie, je me livre ici pour conter mon univers, alors tournons les pages, ou stoppez là !

Connaissez-vous le mythe du jardin aux pommes d'or ? Je le découvre, supercherie de Titan, d'Hercule, qui laisse à l'un des siens le lourd fardeau de tenir la voûte, la croûte céleste, d'accord, il avait douze travaux à réaliser, mais pour sa pomme, laquelle d'ailleurs, celle de la bible, une autre légende, celle de croquer, celles à couper, à cidre, à cuire, je ne sais si Adam et Ève ont eu l'idée de faire du feu. Je sais par contre, qu'importe les prénoms, il faut être deux pour obtenir un rêve, un Enfant, un petit humain que je fus et fusionne encore, atteint du syndrome de « Peter Pan » !

Dimanche, aux Capucins, pas la pointe, ni le clou, la médiathèque qui fait sourire et son téléphérique stratosphérique, qui se lève comme la lune pleine dans le ciel, pris une fois, je ne le referai pas, trop de bugs autour de moi, et Zeus, la tempête de lundi de force 10 sur l'île d'Ouessant, les moutons noirs, encore une race en voie d'extinction, a secoué jusqu'au maître des airs, les Goélands. Ils ne pouvaient plus voler, le risque majeur est de recevoir un arbre sur le crâne, cela n'est pas une farce, secret d'Amazonie, si le ciel pleure, qu'il pleut, les racines succombent et les arbres tombent, et pire qu'un guépard, ou un singe hurleur qui s'approche de votre casse-croûte, je suis sorti sans souffle, dépression sur le front !

Ah !

Où en étais-je ?

Les quatre horizons, notre toit que soutient le Titan Atlas à contrecœur ne pouvant bouger, deux siècles avant qui, vous savez, un Jésus qui crie, ce sont les observateurs de l'espace qui ont établi, les premières cartes du Monde ! Contempler, noter ! Et l'empan, l'unité de mesure primaire, la main avec l'écart entre le pouce et le petit doigt pour suivre l'Ourse, la bête, l'étoile la plus basse dans notre système solaire ! Moi, encore aujourd'hui, je ne la devine pas, le mystère reste entier comme un bébé né...

Quelle chance nous avons, nous les Humains.

La voûte céleste

Continuons sur la trace de mon passé, si vous le voulez bien...

Je la regarde, cette voûte céleste du haut de mon balcon. Non, pas ce soir, trop de vent et ciel couvert, un temps à décorner les vaches Pies Noires de la Basse-Bretagne. La pointe du Finistère, passage d'une dépression, je ne navigue plus en planche à voile, sous le Fromveur, le Chenal du Four, le Lieu rouge vif, cette tourelle rouge sang ! Ce sont des tourterelles qui accompagnent ma vie maintenant...

Nuit, même pas peur, ce souvenir est celui d'un enfant rêveur, qui a la mer dans le sang, une rivière qui coule dans ses veines.

Allô docteur !

Pourtant ce sang n'est pas bleu, mais laisse cette marque sur ma main, je n'ai pas de veine... Plus de Gulf Stream, ce commerce, ce courant chaud qui tempère notre continent !

Le fruit de mon enfance, je l'ai là, dans ses souvenirs, feux souvenirs, le plan d'eau, je le connais, les courants d'air en classe, ils utilisent un train pour expliquer le vent, la vitesse, le paysage défile trop vite, des arbres, des platanes, de la bruyère, et un moteur, le grincement des rails. Je ne connais que le rail d'Ouessant, et son aspect dangereux, Kéréon, la Jument, Nividic, le Créac'h et le Stiff. Ils sont cinq pour protéger les oiseaux migrateurs, d'ailleurs Dieu !

Oui, toi Dieu, et tes messes basses, pourquoi as-tu fait l'estran ? Et moi Humain, j'ôte le h, reprends forme et goût à la vie, un titre de livre dit que « *les oiseaux se cachent pour mourir* », en ce moment, je parle à un mur, sans lichen, sans fleurs, un mur qui parle, la technologie que j'utilise pour meubler ma quête du sens de la vie